

une heure tous les événements de plusieurs mois. Vous trouvez parmi vos connaissances des changements que vous n'aviez pas prévus ; d'autres que vous aviez prévus ne sont pas arrivés. L'existence de quelques-uns de vos amis a été illuminée par le soleil du bonheur ; d'autres, hélas, ont été accablés sous le malheur ou ont disparu de la scène du monde ; et c'est ainsi que la tristesse vient prendre sa place dans ces moments précieux qui ne devraient pourtant contenir que de la joie. La vie est ainsi faite : l'enfant qui effeuille la rose arrive bientôt aux épines que la fleur gracieuse reconvratt, et il n'est pas de félicité qui ne tarde à être assombrie par un deuil.

Laissons cependant ces pensées de côté. Je me suis engagé à vous parler de voyage, et à vous conduire jusqu'au fond de la Syrie, pour vous y faire admirer tout ce que l'antiquité a laissé de plus beau et de plus étonnant dans le genre monumental. J'ai nommé les ruines des temples de Baalbek. Il y a environ un an, j'ai eu l'avantage inappréciable de visiter, avec un de nos honorables concitoyens, M. Alfred Pinsonnault, ces restes majestueux d'une grandeur passée. Chaque soir de notre voyage, après les courses de la journée, mon compagnon et moi, nous recueillions nos souvenirs et nos impressions, et pendant que notre cœur et nos yeux étaient encore pleins de ce que nous avions vu dans la journée, nous faisons notre journal. Ce sont quelques pages de ce journal de voyage, complétées au moyen d'études subséquentes, que je veux vous lire ce soir.

Baalbek, la ville de Baal, est située dans cette partie de la Syrie appelée Célésyrie, et qui se trouve entre le Liban et l'Anti-Liban. Pour s'y rendre on peut prendre la diligence qui fait chaque jour le service entre Beyrouth et Damas. On arrête à mi chemin, à un endroit nommé Stora ; là on laisse la voiture publique, et on continue le voyage jusqu'à Baalbek à cheval. Il y a six heures de marche. C'est l'itinéraire que nous suivîmes. Partis à 4 heures du matin de Beyrouth, le 28 février 1870, nous arrivâmes à Stora vers onze heures. Notre drogman, Andréa, que nous avions prévenu à l'avance, nous attendait. Après quelques instants de repos, nous montons à cheval et nous voilà en route.

Notre caravane est modeste, nous n'avons qu'un moukri avec le drogman. Ce dernier se dispense d'apporter une tente, une maison arabe très-propre, dit-il en insistant, étant mise à notre disposition dans le village de Baalbek.

La route que nous suivons est à peu près au milieu de la plaine de Boukaa ou de la Célésyrie, ayant le Liban à notre gauche et l'Anti-Liban à notre droite. Nous marchons ainsi entre ces deux